



David Gagnebin-de Bons, *Maintenant*, 2009

Entretien *Autour de Ramuz* avec David Gagnebin-de Bons

A l'occasion de l'exposition au Musée de Pully, du 17 septembre au 29 novembre 2009, www.museedepully.ch

David Gagnebin-de Bons, artiste-photographe lausannois, membre de NEAR, est l'un des deux invités avec Patrick de Rham de l'exposition du Musée de Pully, autour de Charles-Ferdinand Ramuz. Ces deux artistes ont été invités par Delphine Rivier, conservatrice du Musée et de la Villa romaine de Pully, à entrer en résonance avec l'œuvre de l'éminent poète vaudois. A la partie plus traditionnelle et scientifique de l'exposition, conçue autour des quatre thèmes fondateurs des écrits ramuziens (l'Amour, la Nature, le Paysage et le Portrait) et à l'aide de documents historiques, écrits originaux, manuscrits et illustrations d'artistes, viennent s'ajouter les photographies contemporaines de David Gagnebin-de Bons et les interventions sonores de Patrick de Rham créées pour l'événement.

David Gagnebin-de Bons

www.davidg.ch

Diplômé de la Formation Supérieure en Photographie de l'Ecole des Arts Appliqués de Vevey, vit et travaille actuellement à Lausanne. Observateur minutieux du monde physique, il le retranscrit dans des images dont le formalisme réaliste se mêle parfois au surnaturel. Pour le Musée de Pully, David Gagnebin-de Bons investit l'œuvre de Ramuz en développant un champ de recherche qui lui est cher : les possibilités d'échanges entre l'image et littérature, le dialogue que les deux disciplines peuvent entretenir pour un mutuel enrichissement.

Emmanuelle Bayart, également diplômée de la Formation Supérieure en Photographie de l'EAA de Vevey, membre du comité de NEAR, a souhaité s'entretenir avec David sur son parcours – qu'elle suit depuis plusieurs années – et plus particulièrement sur ce travail récent *Autour de Ramuz*.

L'article qui suit est un extrait de l'entretien qui a eu lieu au Musée de Pully le 29 septembre 2009.

Pour télécharger le texte complet sans illustration : pdf

Dossier de presse de l'exposition : pdf

Emission de la RSR "Devine qui veut dîner" à propos d'*Autour de Ramuz*, le mardi 22 septembre 2009 : www.rsr.ch



David Gagnebin-de Bons, La nuit d'après *Si le soleil ne revenait pas*, 2009

ENTRETIEN

Emmanuelle Bayart : C'est avec plaisir que j'ai appris ta participation à cette très belle exposition, qui nous réunit aujourd'hui. Constatant que tes rapports d'échanges avec la littérature devenaient de plus en plus pressants, avec cette exposition et la sortie récente du livre *was aus mir wurde, ce que je devenais**, j'ai trouvé qu'il était opportun de faire un bilan de ton parcours et que nous puissions en parler.

[...]

Pour l'exposition *Autour de Ramuz*, tu as adopté différentes manières d'aborder son œuvre, soit en allant à la quête de scènes ou de leur évocation (la femme devant la maison, les personnes arrêtées sur le chemin, en général les images du début de l'exposition), soit en extrayant un thème, un passage ou un objet d'un de ses livres (le ciel, la nature morte, un paysage en particulier). Dans le texte d'introduction de l'exposition, il est dit que tu t'es directement inspiré des textes de trois romans (*Adam et Eve*, *Salutation paysanne* ou « L'Amour de la fille et du garçon »), cela correspond à trois séries de photographies ?

David Gagnebin-de Bons : Non, pas vraiment. Pour l'historique de cette invitation, c'est Delphine Rivier qui m'a proposé de travailler sur Ramuz. Lorsqu'elle me l'a proposé, j'ai eu un peu peur, à cause de l'image un peu bucolique que j'avais gardée de mes premières lectures. Ensuite, elle s'est expliquée sur le lien plus ou moins fort que l'on a tous à l'œuvre de Ramuz, étant donné la région de laquelle nous venons et l'ayant lu dans notre enfance. J'ai réalisé que c'était lié à des souvenirs d'adolescence extrêmement forts, d'amours complètement passionnés,...

* *was aus mir wurde, ce que je devenais*, Lausanne, édition a plus trois, 2008



David Gagnebin-de Bons, sans titre d'après *Salutations paysannes*, 2009

E.B. La découverte de son œuvre t'avait beaucoup marqué à l'époque, parce que certainement ça ne marque pas tout le monde ?

D.G. Oui, ça ne marche pas avec tout le monde. Personnellement, j'avais eu vraiment des sentiments extrêmement forts, extrêmement violents, ... Je pensais, bon voilà, c'est un truc d'ado ; maintenant je vais relire et pouvoir en parler. J'ai été surpris car en relisant, ça m'a fait la même chose ; ça reste toujours aussi fort. Ça m'a permis d'accepter pleinement de faire ce travail. Ensuite, on s'est mis d'accord avec Patrick de Rahm (qui a fait du son) de travailler sur un corpus de trois œuvres, qui ne sont pas les trois sur lesquelles j'ai finalement travaillées, mais en partie aussi, et d'ouvrir à ce qu'on voulait. Moi j'ai ouvert sur plusieurs autres romans ou extraits de romans. Disons qu'il y a trois grandes lignes et plusieurs ajouts. Le roman à partir duquel j'ai le plus travaillé, est *Adam et Eve*. Je l'ai choisi pour son titre, et je l'ai ensuite lu avant de commencer à prendre des photographies (comme j'en ai lu plusieurs autres sur le même principe). *Adam et Eve* est l'histoire d'un homme qui, quitté par sa femme, la chasse définitivement lorsque celle-ci revient. Ce récit est à mettre en parallèle avec le mythe de la genèse et la perte du paradis. J'ai mis les trois personnages de ce livre en lien avec d'autres textes que je lisais au même moment. Je me suis concentré dès lors à considérer qu'ils étaient les mêmes personnages d'un roman à un autre, comme des personnages interchangeable. Ce qui souvent est possible dans l'écriture de Ramuz. Pour les photographies, j'ai donc choisi deux modèles qui incarnent tous les personnages. Les deux premières salles se rapportent à *Adam et Eve*, ainsi que la salle avec la nature morte. Dans la première salle, il y a déjà aussi des éléments d'un texte qui s'appelle « Histoire de la fille et du garçon », qui est l'histoire, en résumant très brièvement, d'un jeune couple qui quitte une fête pour aller faire l'amour. Il y a aussi une image qui parle d'un autre roman, *Salutations paysannes*, qui est l'histoire d'un jeune garçon qui est dans l'euphorie d'avoir connu l'amour. En conclusion, toutes les images où il y a des personnages sont pensées comme faisant partie d'une même et seule série.



David Gagnebin-de Bons, ciel 1, 2009

E.B. Il y a quand même différents rapports d'image. Pour décrire un peu l'exposition, dans chaque salle est présentée une série d'images, ou une image, qui peut sembler à chaque fois participer d'une nouvelle série, ou faire partie d'un ensemble hétéroclite d'adresses renouvelées au spectateur. Dans la première salle, il y a 5 ou 6 images contrecollées, d'un format raisonnable, se déroulant comme une séquence ; dans la deuxième, trois portraits plus grands dans leur dimension et mis en regard les uns des autres semblent porter le récit ; dans la troisième, quatre ciels dans des cadres à bords blancs sont placés les uns à la suite des autres sur le mur du fond du musée. Ensuite, seule dans une petite salle, se trouve la nature morte "sans titre, d'après *Adam et Eve*", monumentale et recouverte de verre acrylique. S'ensuit la salle où l'on peut s'asseoir devant l'image « sans titre d'après *Salutations paysannes* » comme pour une séance de cinéma en arrêt sur image et animée par la narration de son récit ; cette photographie est de même la seule complètement floue sur les deux premiers plans et nette sur le dernier. Pour la dernière salle du premier étage, nous pouvons découvrir l'image d'un paysage issue de la superposition de trois prises de vue en une. Tout comme sont rassemblés à l'étage supérieur les images se rapportant à l'univers personnel de Ramuz, c'est-à-dire son bureau, sa chaise,...

D.G. Je ne me suis pas mis de barrières. C'est vrai, je ne me suis pas retenu. En apparence, il y a cette grande diversité. Le travail qui se présente ici comme une hybridation entre la série que nous avons évoquée précédemment, *correspondances*, et le travail dont nous n'avons pas encore parlé, *sans titre*, et qui concerne des souvenirs de mon enfance réinterprétés en images. *sans titre* se compose aussi bien d'images d'objets m'ayant réellement appartenus que d'objets que j'ai fabriqués moi-même. Ceux-ci ressemblent partiellement à des installations, voir à un travail de volume ou de sculpture, et sont ensuite retranscrits par le filtre de la photographie en images. Tout comme dans *correspondances*, il y a des natures mortes très composées. C'est assez nouveau dans mon travail. Tout ce travail de studio tout à coup... Ce type de démarche est aussi très présent dans cette exposition. Dans les propositions pour le Musée de Pully, il y a toutes ces possibilités-là, mais qui définissent des rapports au texte qui sont différents à chaque fois. Il y a ce rapport qui n'est pas illustratif, et dont l'image dont tu parlais (« sans titre d'après *Salutations paysannes* ») fait partie. Elle est assez proche d'autres images qui sont dans la première pièce, et qui sont le produit de mon imaginaire au moment où je suis en train de lire. Que ce soient des choses que mon imaginaire a inventées ou qui sont présentes concrètement dans le texte. Mais ce n'est pas un vrai rapport d'illustration. C'est une image condensée qui re-raconte le livre visuellement. En lisant je prends un peu de notes, mais la plupart du temps l'image vient après.



David Gagnebin-de Bons, *ciel 2*, 2009

D.G. Je travaille à partir du souvenir que j'ai de la lecture, des impressions qui persistent. Il y a ce travail-là et puis par exemple, cet autre travail qui se trouve dans la salle où nous sommes, la série « ciels », de transcription mot à mot de l'objet texte en photographie, mais toujours par le biais d'objets que j'ai fabriqués.

E.B. Je vois un peu cette exposition comme une déclinaison de propositions autour de Ramuz, qui représentent différentes manières de travailler d'un seul et même auteur. Et cette chose qui n'est peut-être pas unifiée, t'est permise par le cadre de l'exposition qui t'est offert. Tu as cette force de pouvoir autant faire un travail conceptuel sur l'idée du ciel, justement sur ces questions de définition. Le ciel, ça évoque une image, des milliers d'images et tu les construis une à une, en ne nous donnant pas des images du ciel communément acquises. Ta lecture de cet élément est transversale puisque, apparemment, cette idée revient chez Ramuz dans différents romans. C'est comme cela que tu as composé cette série. Tu as cette autre faculté de retranscrire des scènes justement inspirées ou non du récit du livre.

D.G. Personnellement je suis pour qu'on ait cette possibilité-là en tant qu'auteur, de rassembler différentes approches esthétiques. A la fois de moyens d'expression, des médiums et de la manière dont on les utilise, dont on les pratique. Ces temps, je n'ai pas envie de me restreindre et je crois que c'est une bonne chose, même si ce n'est pas toujours bien perçu.

E.B. Bon, en tant qu'auteur, c'est une chose dont on doit arriver à se détacher. J'espère que personne ne s'attend nécessairement à retrouver dans dix ans quelque chose que tu as présenté aujourd'hui de la même manière. C'est un travail en processus où se sont ajoutés de nouveaux constituants qui disparaîtront peut-être ensuite, et que tu reconfigureras encore un bon nombre de fois. Il y a des nouvelles portes qui s'ouvrent.

D.G. L'idée pour moi, qui est devenue de plus en plus importante, est de travailler avec un maximum de couches de sens. C'est-à-dire par exemple, ces photographies de plan de maison de la série *sans titre*, sont liées à l'appartement dans lequel j'ai grandi étant petit. Les plans sont découpés dans de la moquette comme il y en avait dans l'appartement, établissant ainsi un rapport direct au concret du vécu. Et en même temps, ce plan est réinterprété en fonction de l'importance qu'avaient les pièces à l'époque pour moi. Le couloir est plus important que la salle de bain ou ma propre chambre. En principe, ces choses sont faites pour concorder en un dialogue entre elles, pour charger encore plus l'image, si possible. Bon là, c'est un exemple un peu léger du coup.



David Gagnebin-de Bons, *Adrienne, d'après Adam et Eve*, 2009

E.B. Par rapport à cette série, je vois que c'est un univers construit, qu'il y a des rapprochements que je peux faire, des choses que je peux me raconter... En soustrayant toute référence explicative ou tout titre nominatif, j'ai ce double effort à faire de m'intéresser aux images et de me les approprier complètement.

D.G. En l'occurrence dans ce cas-ci, les titres font partie intégrante de l'image, sans que cela ne donne nécessairement plus de pistes pour déterminer exactement de quoi il est question.

E.B. Je sens ce travail un peu moins seul maintenant que je découvre tes ciels. C'est plus que l'aventure d'une fois, ça devient une nouvelle donne dans ton travail.

Je voudrais encore parler de tes portraits. J'ai d'abord découvert celui d'"Adrienne, d'après *Adam et Eve*" sur le communiqué de presse et je l'apprécie d'autant plus qu'elle m'est donnée à voir dans sa splendeur. J'aime l'image d'Adrienne parce qu'il se passe quelque chose, comme une tension, qui ne semble pas venir de ce qu'on lui aurait demandé de jouer ou qui aurait été mis en scène. Il y a une ambivalence dans son attitude. Elle a une qualité à soi.

D.G. Je ne sais pas à quoi c'est dû. C'est une image un peu moins préparée que d'autres. C'est une image un peu volée parce qu'elle est faite dans la chambre du modèle, alors que l'on avait prévu de faire toutes les photos dehors. Mais je pense que ça correspond assez bien au personnage qui apparaît très peu au début et un tout petit peu à la fin pour être chassée assez honteusement (pour elle). On a l'impression qu'elle est traquée, et c'est un peu cela elle est complètement paniquée dans le roman, pour plein de bonnes et mauvaises raisons. Parce qu'elle est amoureuse, parce qu'elle n'est pas amoureuse ; parce qu'elle a envie, parce qu'elle n'a pas envie. Pour toutes les raisons du monde, elle est intranquille.

E.B. Le portrait peut être quelque chose de vécu assez passivement.

D.G. C'est aussi l'intérêt de travailler avec des comédiens, chose que j'ai commencé à faire avec le livre pour l'anniversaire de la Fondation Robert Walser, d'avoir des gens à qui tu peux faire faire à peu près n'importe quoi.



David Gagnebin-de Bons, sans titre d'après « L'amour de la fille et du garçon », 2009

E.B. Tu vis dès lors la fiction totalement. Tu donnes des indications et ils s'exécutent sur le moment, sans réticence.

D.G. Ou justement je ne leur donne aucune indication. Et si vraiment un comédien joue trop peu, il commence aussi à flipper. Du coup, il est obligé d'inventer.

E.B. C'est un jeu à deux, de rencontre de points de vue. Les acteurs sont autant surpris du résultat que toi-même tu es surpris par ce qu'ils peuvent faire.

D.B. Ça marche particulièrement bien pour l'avoir testé avec les visiteurs, qui ne perçoivent pas nécessairement que ce sont les mêmes personnes sur toutes les images.

E.B. Bon, il y a aussi la question de la distance aux personnes photographiées. Là il est flou, là encore il est loin de dos ou son visage est pris de très près...

Il y aurait encore une image que j'ai particulièrement aimée, celle où il y a deux personnes sur un chemin, dont le point de vue est légèrement en contre-plongée. Il est celui de quelqu'un qui regarde à travers un bosquet, de celui qui se raconte quelque chose, qui est le narrateur. Il y a aussi comme une double réflexion, celle très nette en miroir de l'arbre et celle en superposition beaucoup plus éthérée d'une masse volumineuse. Il y a une vraie profondeur dans cette image. Aussi une impression de latence. C'est une image qui n'est pas tellement donnée. Les personnages semblent aussi un peu pris au dépourvu. Il y a l'ambiguïté entre une scène « prise sur le vif » et une scène jouée.

D.B. Ça dépend beaucoup de ce qui est mis en place avec les gens et de la manière dont je me positionne vis-à-vis d'eux. Pour cette image, j'ai cherché à adopter un point de vue extérieur à la scène, qui raconte une scène. Il y a un vrai point de vue d'observateur. C'était aussi l'idée de ne pas intervenir. Comme c'est la seule image où ils sont tous les deux, et qu'ils forment un couple dans la vraie vie, je les ai placés et le temps que je faisais mes dix millions de réglages, je regardais comment ils se débrouillaient.



David Gagnebin-de Bons, sans titre d'après *Adam et Eve*, 2009

E.B. C'est une image très réussie.
Et le nounours dans la nature d'où sort-il ?

D.G. Cette salle en haut, est liée à des notes un peu rapides des souvenirs de la visite du bureau de Ramuz. Ce sont des objets qui sont évoqués soit dans des textes autobiographiques (des journaux ou des nouvelles autour de sa vie), soit qui étaient des objets présents dans son bureau, par exemple comme cet ours qui apparaît sous la forme d'un dessin d'enfant. Et aussi en lien avec un conte transcrit par Ramuz et illustré par Stravinsky, d'un ours blessé qui aurait mangé des paysans. C'est justement le troisième axe qui concerne la biographie, ou des éléments concrets de la vie de Ramuz, sans être trop signalé.

E.B. Comme dans *de mémoire*, à partir du souvenir d'un lieu tu rejoues en image la rencontre avec ce lieu?

D.B. Oui, c'est cela.

E.B. Lorsque j'ai découvert la moustache de Ramuz, j'ai tout de suite trouvé qu'elle était fantastique, qu'il y avait y avoir comme avec Chaplin des histoires de personnages emblématiques aussi incarnés par leur moustache.

D.G. Je n'avais pas l'occasion de travailler sur lui, mais sur les signes qui sont restés derrière. Dans l'exposition, il y a des textes qui concernent la construction par Ramuz de son propre personnage. C'est aussi une fiction en soi, mais ce n'est pas celle à laquelle je me suis intéressée. Il y a cette image qui ressemble aussi à une photolitho, qui est une impression laser en quatre passages. Une litho que j'ai faite chez moi. L'ours, celle-ci et d'autres photos : l'image d'une espèce de cahier avec des lamelles de papier vierge posées dessus, et celle qui est dans l'angle d'un mur vert. Ce sont des photos qui sont directement liées à son espace de travail.



David Gagnebin-de Bons, *Bureau*, 2009

D.G. Après la photo des poires et de la chaise sont liées à des textes qui mettent en scène sa propre mort. C'est pour cela qu'elles sont regroupées ensemble dans cette pièce dédiée à sa biographie. La chaise est aussi séparée de cette partie de ces autres éléments, parce qu'elle raconte aussi mon lien à ce travail-là, ce sont mes livres de Ramuz.

EB. La place de l'étude encore ? Le bureau, la chaise...

D.G. C'est cela et la place de l'étude chez Ramuz qui a toujours beaucoup critiqué les milieux académiques et l'école, tout en étant lui-même enseignant. Il s'est beaucoup énervé contre le système scolaire, qui est détaché des émotions. Ce qui est à l'opposé de son écriture.

E.B. Ramuz est parti à Paris d'abord pour faire ses écoles (c'est l'époque). Il y resta pendant dix ans et rentra ensuite ici. Pour établir s'il pouvait y avoir des parallélismes entre Ramuz et toi, je me suis demandé quel était ton rapport au terroir, au canton de Vaud ; comment tu te voyais toi, David Gagnebin-de Bons, au début du XXI^e siècle ? ; quel était ton rapport à cette fermeture ou non du canton de Vaud, à cette nécessité d'aller vers un ailleurs trouver une liberté ou non ? ; est-ce qu'on peut dire que c'est quelque chose qui appartenait à une époque et qui n'est plus du tout d'actualité ? Est-ce que tu es parti ?

D.G. Non, je ne suis pas parti. Je suis une des rares personnes que je connaisse qui a une famille exclusivement suisse, pendant plusieurs générations. Qui vient de la région, avec des parents et des grand-parents impliqués dans la vie du canton puisqu'ils étaient tous pasteurs. Ce sont des personnes qui sont au centre des villages. J'ai de toute façon un rapport hyper fort avec certains lieux. J'ai un rapport paysager très fort avec le lac, comme beaucoup d'autres personnes. Les membres de ma famille qui sont partis vivre loin d'ici, fantasment complètement ce lac. Mon rapport il est beaucoup là. J'ai beaucoup d'affection pour la ville où je suis, mais pas seulement. C'est surtout qu'il y a des gens que j'aime qui sont là. Je suis attaché, mais je ne suis pas coincé ici. Par contre, c'est vrai que je n'ai jamais eu besoin ou envie de partir. Bon, tu as vu aussi comment cela se passait à Vevey, il y a avait des personnes de partout dans le monde qui venaient à nous.



David Gagnebin-de Bons, *Chaise*, 2009

E.B : Comme dans ta série *sans titre*, on retrouve une unique image résultant d'une superposition : ici, une image du pur paysage de la Riviera et du lac superposés et qui se recoupe très bien avec le texte, mais bien mis à distance. J'ai même l'impression que je comprendrais cette image sans le texte. Encore nouvelle approche, nouvelle expérimentation. Quelque chose qui n'est plus de l'ordre de cette magnificence de l'instant. Donc liberté David ! Tu t'es affranchi de cet amour que l'on n'ose pas toucher.

D.G. Oui, un peu, mais à des fins bien précises. Cette image est aussi en réponse aux questions que l'on se posait avec les gens du musée, de savoir ce que l'on peu faire ou pas, et de la nécessité de la présence de paysages. Ça ne correspondait pas au livre que j'étais en train de lire, je les ai donc tous faits sur une seule image.

E.B. Je trouve le travail curatorial bien réfléchi.

D.G. Ça aussi, ça a été très agréable, d'avoir des gens avec qui tu peux dialoguer, proposer des choses. Aussi pour ces images superposées, j'ai eu l'impression que c'était le meilleur moyen de rendre l'impression que l'on a à la lecture du texte. C'est une vraie image d'interprétation. Je n'ai pas mis beaucoup dans cette image (émotionnellement). Je pense que j'ai bien fait de le faire comme cela. Ça ne veut pas dire que je ne l'aime pas. Elle est bizarre.

Mon style de photographie était jusqu'à maintenant sans effets. J'y ai pourtant contrevenu à deux reprises, mais je garde tout de même des garde-fous : c'est très important pour moi que je n'aie qu'un négatif pour faire l'image et qu'elles se superposent à la prise de vue. C'est un besoin de procéder ainsi. Ça me correspond bien, parce que je suis très attentif à la manière dont on fait les choses, encore un peu.



David Gagnebin-de Bons, sans titre (d'après *Adam et Eve*), 2009

E.B. Pour finir, me décrirais-tu les éléments qui composent la nature morte ?

D.G. Il y a une serviette en papier qui représente un daim qui gambade dans la nature, et que j'ai fait pourrir avec. Des cerises qui viennent du jardin de Ramuz, ainsi que différents végétaux que j'ai ramassés au même endroit où j'ai photographié l'homme qui remet sa chemise. Cet endroit se situe en ville. Il est entre un bout de rivière et un bout d'égout, à la fois idyllique visuellement, mais assez sale lorsque l'on regarde de plus près. J'ai ensuite réuni tous ces éléments ensemble sur une table que j'aime bien utiliser pour faire des natures mortes.

E.B. Merci beaucoup David de ta générosité et toutes mes félicitations pour cette exposition !